

La littérature comme effet spécial

Réjean Beaudoin

Volume 30, numéro 5 (179), octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1988). Compte rendu de [La littérature comme effet spécial].
Liberté, 30(5), 75–84.

RÉJEAN BEAUDOIN

LA LITTÉRATURE COMME EFFET SPÉCIAL

*Une fois de plus, Mona Latif Ghattas va, avec ce roman poème, nous charmer. Une fois de plus, le lecteur sera ravi par cette poésie qui évoque une Égypte de rêve, une Égypte qui... une Égypte que... Une fois de plus... car si c'est l'Égypte...*¹

Il y a un peu de tout dans l'amas de parutions qui encombre ma table et qui jonche mon tapis, mais surtout de quoi se distraire et voyager, comme si la littérature s'était bien faite à l'idée d'abandonner ses hautes tours pour emménager commodément dans un centre commercial, entre Radio Shack et une agence de voyages. C'est à peu près là que je me retrouve en observant la conception graphique des maquettes, en parcourant le prière d'insérer de l'éditeur, en m'aventurant même entre les premières pages du texte. C'est exactement de là que je souhaitais m'abstraire en lisant. Que peut bien signifier ce malentendu? Et d'abord qui suis-je, me rappellera-t-on sensément, pour venir arbitrer de mes impressions la place du marché de l'édition? Des livres qu'on écrit, qu'on publie, qu'on lit, qu'on achète², de tout ce qu'on imprime, vraisemblablement

1. Jacques Hassoun, Préface de *Les Voix du jour et de la nuit* de Mona Latif Ghattas, Montréal, Boréal, 1988, p. 9.

2. Mais les lit-on, les achète-t-on vraiment? J'ai parfois l'impression d'être le seul destinaire de ce monstrueux étalage de photographies aux couleurs suspectes enrobant la prose préfabriquée d'un faiseur plus ou moins obscur.

pour le vendre à des lecteurs comme moi (à cette différence près que ces lecteurs paieraient *vraiment*, c'est-à-dire qu'ils paieraient d'un autre travail que celui de leur lecture), des innombrables pages empilées là devant moi, n'y a-t-il absolument rien qui m'agré, qui me parle, qui me retienne, qui s'adresse à moi? J'aurais mauvaise grâce à ne pas convenir que si. Je commence d'habitude par effectuer le tri en procédant par élimination, je fais des piles que je destine aux récupérateurs voraces qui me traitent comme un pourvoyeur exceptionnel. C'est un moment agréable où je me paie le luxe de me sentir généreux: j'arrive chez le libraire d'occasion les bras chargés de livres neufs que je dépose sur le comptoir sans demander mon reste; ou bien je me présente dans une bibliothèque de quartier qui m'a récemment adressé une circulaire pour solliciter des dons de livres de tous genres afin de compléter sa collection. On m'accueille toujours aimablement, plus sensible au poids et aux couleurs de mon bagage qu'à son contenu. À bien y repenser cependant, une fois décantés la griserie de ma bonne action et le sourire affable de la préposée, je finis toujours par me reprocher d'avoir notablement contribué à la médiocrité de la culture municipale. Mieux vaudrait carrément opter pour un bon autodafé dans la cour du jardin, ou mieux encore, renoncer stoïquement aux délectations du chroniqueur littéraire en ces temps de disette.

Voyager, charmer, divertir

Les montres sont molles mais les Temps sont durs. Tel est le titre d'un roman dont l'auteur s'appelle Nando Michaud³. La maquette mériterait le premier prix d'un concours des horreurs visuelles⁴. On y aperçoit au premier plan une caricature de la *Joconde* dans un paysage lunaire hanté de gigantesques montres au quartz. Un arbre sans feuillage, qui semble tissé de tubes de caoutchouc, étend ses branches torses sur l'azur d'un

3. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1988, 269 pages.

4. La conception graphique est de l'auteur.

ciel démesuré où scintille, un peu en bas du titre, un vaisseau spatial en forme de hamburger garni — laitue, tomates, bacon — juste au-dessus de la tête de Mona Lisa. Une bulle attribuée à l'illustre sourire de la dame la mention générique et onomastique: «un roman de Nando Michaud». La stratégie serait douteuse si elle était adressée à un lecteur retardé qu'on estimerait d'un âge mental de 6 à 8 ans, car les graffiti des écoles primaires sont d'un niveau infiniment plus subtil, sans parler de la littérature-jeunesse qui fait elle aussi des merveilles en comparaison. Mais ce livre semble destiné à un public adulte, fût-il adepte de science-fiction! Qui espère-t-on attraper avec des leurres de cette façon? En dépit des sommets qu'elle atteint dans ce que tout bouquineur peut jauger à son gré sur l'échelle du mauvais goût, cette maquette n'est pas, loin de là, une exception regrettable, un accident de marketing, l'excès d'un zèle agressif ou le fantasme d'un directeur littéraire. C'est plutôt la signature d'une industrie qui s'applique à produire de l'imaginaire comme elle fabriquait des objets usinés. Le lecteur se retrouve dans la position de Madame Blancheville entre *Spic & Span* et *Monsieur Net*. Cela s'appelle confondre le langage avec la poudre à récurer. Que des éditeurs s'y emploient de toutes leurs subventions, que des imprimeurs y gagnent honnêtement leur pain, que de multiples agents culturels en nourrissent leur bilan, cela n'a plus de quoi scandaliser. Mais que les écrivains collaborent à une telle entreprise d'infantilisation de leur métier, qu'ils estiment que leur œuvre puisse y gagner, qu'ils y souscrivent même de leur plume en rapprochant leur texte du mieux qu'ils peuvent des facéties qu'un concepteur publicitaire pourrait projeter sur n'importe quelle marque déposée, cela dépasse à vrai dire l'entendement d'un lecteur ordinaire, à moins que cela n'excède tout bonnement les possibilités de la littérature.

Quant au roman de Nando Michaud, son intrigue tourne autour d'une machine à voyager dans le temps inventée par Léonard de Vinci et réalisée dix siècles plus tard aux États Eunuques d'Amérique sous le Président Ronald Duck, dans ce pays balisé de succursales de la chaîne d'alimentation McRo-

nald's. Marx et Jésus peuvent enfin dialectiser leur antagonisme millénaire et la prostituée Marie-Lyne Morneau (qui travaille au Lapin Lubrique) en verra de toutes les couleurs dans le lit du sénateur Eddy Ken. Chacun peut apprendre la suite sur sa chaîne de télévision préférée. La langue du récit est truffée d'un vocabulaire pseudo-savant qui n'est pas destiné à cautionner la logique aberrante des péripéties que nous lisons, comme le narrateur se met en frais de nous l'expliquer:

... notre appareil est protégé par un dispositif tout à fait particulier. Il est en effet entouré par une sorte de bouclier invisible qui nous permet de passer à travers n'importe quelle tourmente et de nous tirer indemnes de toutes les situations embarrassantes qu'on voudra bien imaginer. Sachez seulement que ce merveilleux bouclier — indestructible, puisque immatériel — fonctionne en mettant à profit un sous-produit de l'imagination créatrice: une sorte d'effet spécial connu dans d'autres facultés sous le nom «d'effet littérature» ou, si vous préférez, de «licence romanesque». (p. 206; c'est moi qui souligne)

Voilà bien à quoi se réduit ici la notion de littérature: «un sous-produit de l'imagination», «une sorte d'effet spécial»!

Ce n'est pas seulement pour le plaisir de m'appesantir sur la bêtise que je me suis longuement arrêté à la maquette de ce roman. C'est bien plutôt parce que cette iconographie me paraît avouer le même déni de la littérature que celui qui transpire à toutes les pages de la prose qu'elle recouvre. Comment dès lors m'étonner de lire sous la plume de Michaud des «effets» aussi percutants que ceux-ci: «... il se cognait le nez du raisonnement contre le mur du dilemme» (p. 198); «... ses loisirs doivent posséder un bien singulier mobilier!» (p. 252); «Il s'écroule, apparemment mort comme un kilo de bœuf haché congelé» (p. 253). Cette vulgarité voyante, bien portante, clignotant de mille signes de connivence avec la sous-culture ambiante, prend à mes yeux valeur de symbole. C'est l'époque elle-même qui conspire contre tout ce qui pourrait

encore l'arracher à sa béatitude, à sa satisfaction, à sa suffisance. Les duplicateurs de cerveaux qui jouent un grand rôle dans l'intrigue futuriste du roman de Michaud ne sont pas que des gadgets électroniques du XXVI^e siècle, comme son affabulation voudrait nous en convaincre. C'est plutôt la diffusion très actuelle d'un texte ainsi fagoté qui constitue la véritable machine à copier la personnalité.

Aussitôt qu'il avait eu le duplicateur de cerveau en sa possession, il s'était photocopié sur des personnages importants de son entourage et avait pris ainsi le contrôle du gouvernement avec une facilité et une célérité qui avaient beaucoup étonné les observateurs de la scène politique du moment. (p. 96)

La «Confrérie» luxuriante de tous les Nando Michaud de la planète est en train de «se photocopier sur» l'encéphalogramme aplati de la décadence contemporaine. Voilà l'étonnement qui me saisit quant à moi, observateur médusé de la scène littéraire du moment.

Rouler, se souvenir, pogner le fixe

Dans *Vendredi-Friday* d'Alain Poissant⁵, James Gastineau, un Franco-Américain revenu vivre au pays de ses ancêtres après son enfance à Woonsocket, roule dans une Trans Am rouge flambant neuve pendant des semaines et quelque 130 pages. Il a repris le chemin des États-Unis, histoire de faire le point, de changer d'air, de retrouver le fil. Il a abandonné femme et enfants sans un mot d'explication après avoir acheté la voiture à crédit, et voilà qu'il fonce droit devant, d'autoroutes en motels, de restaurant McDonald's en chambres crasseuses à travers toute l'Amérique. Ce héros a «Quarante-deux ans, pas un cheveu gris, et les yeux clairs» (p. 17). Une poupée

5. Montréal, Les Éditions du Roseau, «Garamond», 1988, 131 pages.

de plastique, cuisses ouvertes, seins protubérants, parfum envahissant, se balance au rétroviseur de la rugissante bagnole, procurant au conducteur des sensations apparemment ineffables. Doubler des véhicules, reluquer tranquillement leurs passagers, faire admirer son bolide rutilant, partager avec le pompiste une séance d'auscultation de son moteur, voilà qui semble suffire au bonheur de ce quidam motorisé. Des cannettes de bière sur la banquette, une bouteille de vodka entre les jambes et des souvenirs lâchement rassemblés au hasard de la route qui aspire tout, la lassitude, l'impuissance, l'attendrissement prenant tout ensemble des allures de joyeux recommencement dans une vie au contraire traquée par l'urgence de la fuite. «Il s'est acheté aussi une veste de cuir semblable à celle de ses seize ans.» (p. 96)

Il ne se passe rien à part les menus incidents d'un trajet de cette nature, accompli par un voyageur de ce genre, dans le contexte que l'on sait. Cette vacuité scrupuleusement décrite n'est pas la moindre qualité du récit. Il faut une certaine densité de l'espace textuel pour représenter un tel vide psychologique.

Il a travaillé, s'est marié. L'homme, devenu père sans vraiment s'en rendre compte, n'aspirait toujours qu'à la spontanéité de ce petit gars qu'il savait qu'il était resté, aussi sauvage, rayonnant que l'enfant qu'il regardait grandir, l'enfant de sa chair... (p. 26)

James Gastineau n'a rien d'un héros de Kafka et si l'on songe parfois à Kerouac, c'est par soustraction de l'obsession de l'écriture et de tout ce qui pourrait ressembler à la vision puissamment projetée d'un univers intérieur. Il est pourtant doté d'une existence irréfutable en quoi se reconnaît précisément la condition de l'homme contemporain. Le principal danger qui le guette au volant est de «pogner le fixe», péril qu'il a appris à déjouer en profitant de la longue expérience des routiers: «Pour le combattre, il faut garder une vitesse constante, au quart de tour près, regarder à la fois le comp-

teur et la route. Ou alors, faire halte.» (p. 77) La fixation de ce regard appliqué à maintenir la régularité du mouvement du véhicule traduit une loi non écrite du code routier, mais surtout le rythme psycho-social d'un environnement robotisé. Le héros de *Vendredi-Friday* vit sa vie comme le parcours rectiligne d'un tracé qui irait toujours de l'avant. Faire halte signifie pour lui prendre le volant. L'itinéraire de sa fugue est en forme de retour aveugle au point de départ, mais il s'y abandonne comme un adolescent enivré par l'indétermination de son propre avenir. En fait, il croit encore pouvoir prendre de vitesse la réalité de son histoire, de son âge, de son origine. Et c'est par là que nous lui ressemblons. Par là aussi qu'une bien désagréable surprise nous attend, comme lui, en fin de course. J'arrête ici mon analyse de ce petit roman de facture presque honnête pour en laisser découvrir le dénouement aux lecteurs.

Une dernière remarque pour préciser tout de même qu'Alain Poissant⁶ écrit aux antipodes de cette littérature conçue comme le bazar des effets spéciaux. Un texte qui ne tient pas absolument à s'aligner sur la formule du vidéo clip et qui parvient quand même à sa propre efficacité, c'est presque la perle rare, il me vient aussitôt des envies de crier au génie. Mais gardons la tête froide: un récit sans bavures qui travaille au ras de l'actualité (ce n'est pas nécessairement un fléau) et qui donne à penser sur le monde où nous sommes sans tout le tremblement du jeu des grands esprits, ce n'est pas la mer à boire, mais c'est un modeste rempart contre le déferlement de la médiocrité. Voilà que je progresse dans l'opération de nettoyer mes rayons. Ah! je sens que je me rapproche de la littérature qui résiste comme elle peut à la prolifération de l'informe qui usurpe son nom.

6. *Vendredi-Friday* est le sixième livre d'Alain Poissant, mais c'est le premier qu'il m'est donné de lire et je regrette de n'avoir pas pris le temps de consulter les autres.

«L'effet transparence»

*Et cela l'amuse qu'on lui explique en termes aussi directs que la banalité, comme la simplicité, se fait de plus en plus rare.*⁷

Chacun sait que la nouvelle reprend depuis quelque temps la place qui lui revient dans la production québécoise courante. Il y a plutôt lieu pour le moment de s'en réjouir, le genre inclinant naturellement vers la patience de l'art, la nudité de l'exercice, la minceur du sujet et la rigueur de l'écriture, autant de qualités plus précieuses que leur pesant d'or à en juger par la moyenne des poulains qui piaffent dans nos meilleures écuries. Des revues, des éditeurs, des écrivains, des prix littéraires se sont employés avec succès au redressement d'une situation qui écartait systématiquement tout recueil de nouvelles du catalogue d'une maison sérieuse, il n'y a pas si longtemps. Résultat: tout le monde publie aujourd'hui des nouvelles à qui mieux mieux. Là aussi il y a à boire et à manger, mais c'est peut-être un moindre mal parce que quelque chose semble malgré tout demander à être, chercher sa forme à l'épreuve d'un art bref, incisif, exigeant.

Toujours est-il que je me suis délecté de *Maisons pour touristes* de Bertrand Bergeron⁸ et de *L'Air libre* de Jean-Paul Beaumier⁹. La stricte expression de la pauvreté du présent atteint chez ce dernier de curieux tours d'adresse et connaît de petits éclairs de conscience dont on aura des aperçus saisissants en lisant *L'appel* (pp. 29-33), *Jour de paye* (pp. 63-65), *Bonjour C.Q.F.D.* (pp. 73-81), *Une dure journée* (pp. 95-99), et beaucoup d'autres proses rapides, tranchantes et douce-

7. Bertrand Bergeron, *Maisons pour touristes*, nouvelles, Montréal, Québec, L'Instant même, 1988, p. 34.

8. Ce recueil a mérité le Prix Adrienne-Choquette 1988.

9. L'Instant même, 1988, 166 pages.

ment corrosives qui s'entendent à raviver l'éclat du quotidien, ce verre dépoli. Jean-Paul Beaumier pratique une sorte de contorsionnisme qui lui est pourtant naturel: on entre dans sa phrase comme si elle allait de soi et on se retrouve dans la perception inédite d'une situation parfaitement banale. L'effet de réel reste ironiquement en deçà de l'écriture qui le désigne cependant par un détour. Curieusement c'est un livre dont on ne peut citer, il me semble, que les titres. Toute phrase extraite de son contexte rendrait immédiatement un son étrange, écho de l'imposture de la citation.

Bertrand Bergeron est plus près à la fois de la parole et du style, il ne s'embarrasse pas des artifices du naturel: aussi le naturel apparaît-il toujours comme une pose suspecte dans les scènes qu'il a choisi de fixer. On est directement aspiré dans le mouvement de l'écriture, comme une mélodie qui s'empare de l'oreille et va s'y réfugier à demeure, s'y répéter longtemps après le temps fugace d'une première audition. C'est un temps vide et vaguement ténébreux qui remplit ainsi de son chant familier la piètre certitude des gestes précis, des rencontres espérées, des intentions vérifiables. «Au fond, on s'attend à plus simple ou à plus compliqué. Et puis après, on n'est plus certaine de rien.» (p. 41) Tous ces récits courts sont marqués d'une sorte d'accent reconnaissable, comme un timbre personnel, plutôt une façon de suspendre la syntaxe, de syncoper le débit comme il est d'usage dans la parole mais non dans l'écriture, écart dont le texte titre ici une inflexion qui lui est propre en privilégiant les conjonctives sans verbe, les ellipses, points de rupture qui n'ont pourtant pas pour effet de disloquer le discours mais de le relancer au contraire dans une singulière continuité. On reconnaîtrait sans doute, à trop prêter l'oreille, la manière de Duras: «Morose ou mélancolique, je ne sais pas. Je ne trouve pas le mot qui aille avec cette démarche lente...» (p. 91) On est convié en tout cas à «cette stratégie de la banalité» (p. 13), «à une sorte de cérémonie, un rituel étrange» (p. 28), «comme si tout conspirait, toutes les pièces du jeu une mise en scène parfaite» (p. 121)...

Je m'en voudrais de ne pas signaler l'assez belle facture des maquettes de L'Instant même, puisque la lecture passe aussi par l'appréhension d'un objet visuel dont la présentation matérielle, semble-t-il, ne va pas de soi.

De deux effets, choisir le moindre

Le principe est connu des dégustateurs de vins qui savent d'expérience qu'une rhétorique d'embouteilleur augure mal de la qualité de ses crus: la finesse du produit se reconnaît d'abord à la discrétion de l'étiquette. Le critère n'est pas mauvais non plus chez le libraire, à la devanture du comptoir des nouveautés; mais là où son rendement me paraît le plus intéressant, c'est à la lecture elle-même: la littérature d'effets spéciaux cache toujours la négation méprisante de la littérature. Le texte convenablement mûri ne s'encombrera pas de réclame au néon. Il ne s'agit pas de se draper dans la dignité offensée d'une pose critique, de faire la fine bouche au profit des bienséances, d'accabler la canaille d'un noble dédain et de hausser ses humeurs à la hauteur de l'objectivité. Il s'agit tout bonnement de ne pas troquer le besoin et le plaisir de lire contre un tombereau de manuscrits hâtivement mis en vente au gré d'une industrie culturelle qui préfère produire plutôt que d'éditer. Cela dit, il se dégage toujours une maigre quantité de bons et d'excellents livres rescapés du flot grossi qui sort des presses chaque jour. Cela suffit peut-être à justifier cette machine dérégulée qui vomit des insanités à la tonne et qu'il ne faut surtout pas confondre avec la littérature. Et tout le reste n'est qu'effet spécial...